

Dans ma chambre, et j'aimerais à avoir du roast beef si c'est possible.

Sans doute; Monsieur, l'aimera-t-il bien cuit ou pas cuit?

Peu cuit, saignant.

Je vois; Monsieur est anglais.

Non pas, je suis canadien.

L'hôte se redressa alors et dit avec un peu de gêne.

Monsieur est Canadien, alors si Monsieur voulait le manger crû, qu'il ne se gêne pas, vu surtout qu'il dine seul.

Du roast beef, vous êtes fou, je crois.

Dame, Monsieur, on dit comme ça dans votre pays, vous mangez de la viande crue, et bien pis encore.

Or, il faut dire que la douceur n'était pas la vertu dominante de M. L....; en entendant ces mots, la colère l'emporta, il se détourna un peu et lance quelque part, un vigoureux coup de pied à l'hôte atterré en lui disant:

Tiens, animal, voilà pour te prouver que nous sommes civilisés, et maintenant va faire cuire mon roast beef, et vite.

Cela me rappelle cette naïveté d'un voyageur, racontée, je ne sais où.

Après avoir dit-il, voyagé longtemps dans le désert au milieu des plus grandes privations, j'aperçus enfin à ma grande joie quelques maisons et une potence à laquelle un homme se balançait; j'en conclus de suite que j'étais arrivé dans un pays civilisé.

Un coup de pied dans..... et une potence; les deux preuves de civilisation se valent.

Mais je reviens à mon sujet.

Les connaissances géographiques des écrivains français (je ne dis pas tous, bien entendu) au sujet du Canada sont encore plus bornées et plus absurdes.

Voici ce que j'ai vu par hasard dans le 4ème volume du *Journal pour tous*, publication très répandue en Canada. Il y a quelques années, je copia l'extrait suivant que je donne pour authentique.

PONT VICTORIA SUR LE FLEUVE ST. LAURENT.

« Ce gigantesque ouvrage commencé en 1854 n'est pas encore terminé. Un ingénieur distingué, M. Ross, exécute les travaux sous la direction supérieure de M. R. Stephenson le célèbre auteur des ponts tubulaires de Conway et de Britannia. Le pont Victoria est conçu dans le même système, il est formé de tubes de tôle épaisse ayant 4m. 60 en largeur et plus de 6 mètres en hauteur—(je ne puis vérifier les mesures mais elles me semblent fort exagérées, je laisse ce soin à quelque curieux de Montréal.) L'immenso tube ainsi formé pèse plus de 10 millions de kilogrammes, et mesure une longueur qui dépasse 3000 mètres depuis la rive de Portland dans l'Etat du Maine jusqu'à celle de Port Sarnia près du Lac Huron.»

Ici il me faudrait la plume de mon ami *Carle Tom* pour faire ressortir le ridicule de ce pont qui de Portland (sur le fleuve St. Laurent bien entendu—voir le titre) s'étend jusqu'au Port Sarnia. Alors le fleuve St Laurent s'étendrait de Sarnia à Portland, et le pont aurait près 300 lieues de long. Je laisse cet extrait sans plus de commentaire.

Autre exemple; malheureusement, quand je pris cet extrait, j'omis d'y mettre le nom de la feuille à laquelle je l'empruntais, mais ce que je puis dire c'est qu'il fut pris dans une feuille française reçue au bureau de rédaction d'un journal de la ville de Québec, et que j'en garantis l'authenticité.

Ce journal parlait donc avec une touchante sollicitude de l'émigration qui désolait le Canada, notre ancienne colonie puis précisait, il disait; « ce sont surtout les villes qui fournissent le plus fort contingent à ce courant d'émigration qui se dirige vers les Etats-Unis; Québec, Boston, Montréal, Bangor, Toronto et les autres villages du Canada, voient leurs populations émigrer en grand nombre.»

Je ne conseillerais pas au gouvernement du Canada de vouloir revendiquer aux Américains les villes de Boston et de Bangor sur cette autorité d'un journal français, car ils se fâcheraient tout rouges, et ce serait un *casus belli* entre ces deux états limitrophes, et ils ont un intérêt puissant à vivre en paix; il vaut mieux pour nous faire le sacrifice de ces deux villes.

Non seulement les publications à bon marché, les journaux quotidiens, mais encore les revues françaises les plus soignées et les plus répandues tombent dans de graves erreurs quand elles parlent du Canada.

Ainsi il y a deux ou trois ans un écrivain de la *Revue des Deux Mondes* M. Berzy, je crois, publiait un remarquable travail sur les vice-royautés anglaises. Après avoir parlé de l'Australie qui commençait alors à agiter la question de son indépendance commerciale, des possessions des Indes ou 200,000 européens gouvernés paisiblement 200,000,000 d'asiatiques par l'ascendant de lumières supérieures, et par une sage politique administrative, il en venait à parler incidemment du Canada, où disait-il, la justice est administrée selon les lois françaises. Quand à la constitution qui régit ce pays, elle est disait-il encore semblable à celle de l'Angleterre, avec cette différence, que les deux chambres, sont toutes deux électives.

Ces erreurs dans leur genre, sont aussi grossières que celles que j'ai citées précédemment. Mais grâce à Dieu, le Canada est aujourd'hui mieux connu en Europe et spécialement en France, surtout depuis la confédération; ses immenses ressources, ses travaux gigantesques déjà exécutés ou en voie de l'être, ont attiré l'attention générale et les relations commerciales qui existent entre notre pays et ceux de l'autre côté de l'Atlantique s'étendent de plus en plus.

Au gouvernement et aux particuliers de profiter de cet élan nouveau dans l'intérêt général du pays, et dans l'intérêt individuel de ceux qui sont engagés dans le commerce.

24 août 1872.

LETTRE À ARTHUR.

Pauvre et cher ami de Glibaville, toi, mon vieux confrère, toi, mon ami d'enfance et de jeunesse, que m'as-tu dit! avec cette phrase toujours élégante, avec ce tact toujours exquis, avec ce choix d'expressions que je te connais, tu me railles finement de troquer le drapeau du célibat contre celui de Phymen. J'espère que tu dis vrai, sans affirmer que tu as raison. Tu sais qu'elles idées j'avais des femmes. Tu sais que je les trouvais toutes charmantes; tu sais même plus, que mon cœur large et bon, avait une place pour chacune d'elles. Mais ce que tu ignorais, ce que je dissimulais à ton cœur d'ami, c'est que le mien, vieille forteresse qui avait résisté à foule d'assauts, était depuis plus de quatre ans occupé par l'ennemie, comme tu sembles l'appeler. Eh! bien, oui, j'aimais sans le dire. J'aimais comme tu aimes, toi, sans le dire, sans avec. Mais un jour est venu où le silence était tourment. Je lui ai dit: «Je t'aime!» et cet avec plein de la franchise et de la foi que tu me sais,

a trouvé son écho. Elle m'aime aussi. Moi, c'est plus que cela, c'est du délire. Tu sais de quelle fermeté mes convictions sont empreintes; tu sais quel dévouement, quelle amitié fanatique j'avais pour les miens, lorsque nous vivions ensemble. Eh! bien, tout cela n'est rien, ou peu de chose, si je compare mon cœur d'ami à mon cœur d'amant.

Comment, Arthur, c'est toi que je rencontre sur mon chemin? Toi, le cœur le plus sensible et le plus généreux! Toi, l'un des plus beaux garçons que je connaisse, l'un des plus galants que j'aie vus! C'est toi qui ôses me reprocher d'aimer! Mon cher, reproche moi donc mon amitié pour toi et les autres amis! Tu ne l'oses, n'est-ce pas? Et tu me fais un crime d'aimer une jeune fille, douce, fraîche, bonne, une âme que le ciel veut me donner pour m'attirer à lui! Oh! va! les joies et les plaisirs de notre ordre ne me tentent plus. Mes lèvres ont vidé la coupe de l'honnête petit verre qu'un jeune homme comme toi et moi pouvions boire. J'ai reconnu que je me fourvoyais; et ma voix émue a appelé son ange gardien. Le bon Dieu qui n'oublie pas son plus petit et son plus infime serviteur, m'a entendu. Il lui a ordonné de m'aimer, et elle m'aime. Je suis heureux, et je te remercie des félicités que tu pourrais m'offrir.

Va, mon amour est plus fort que la mort; tu ne me feras pas changer.

Et si tu veux écouter ma voix d'ami et de frère, tu feras comme je veux faire. Je te souhaite un ange, un ange gardien comme Dieu m'en a envoyé un.

Crois-moi: le cœur qui n'aime pas est contre les dangers du monde, comme une forteresse sans soldats contre l'ennemi.

A toi, JOSEPH.

« L'HOMME QUI NE LE DIRA PAS. »

(2^{me} ballade en prose.)

I.

Vous l'avez rencontré lundi, et il vous a parlé en ces termes: —Savez-vous, mon cher, qu'il se passe de drôles de choses dans notre petite société? Un tel qui roule carrosse en cette ville, était, naguère encore, garçon d'écurie chez des anglais, au village de X. Il y a quelque chose de bien singulier dans cette fortune rapide du cocher susmentionné;—J'en sais le fin mot, mais je ne puis le dire.

Fuyez passants, fuyez « l'homme qui ne le dira pas! »

II.

Vous l'avez rencontré mardi, et il vous a parlé en ces termes:

—Savez-vous, mon cher, que je viens des élections? Rien de plus drôle! mais à propos de la candidature de notre ami A... (qui va se faire battre!) il s'est passé des choses qui défient toute narration! Des choses, tenez! mon cher, des choses! ... J'en sais le fin mot, mais ne puis le dire.

Fuyez, ô candidats, fuyez « l'homme qui ne le dira pas! »

III.

Nous l'avez rencontré mercredi, et il vous a parlé en ces termes:

—Vous savez, mon cher, que, depuis deux ou trois mois, je courtise, avec certaines chances de succès, la petite *Choez*? Les affaires allaient bon train, mais, ô Fortune amie, je me suis présenté hier un peu à l'improviste, et si vous saviez ce que j'ai constaté?—J'en sais, moi, le fin mot, mais ne puis le dire.

Fuyez, jeunes fillettes, fuyez « l'homme qui ne le dira pas! »

IV.

Vous l'avez rencontré jeudi, et il vous a parlé en ces termes:

—Savez-vous, mon cher, qu'il se passe quelque chose d'étrange dans le ménage de Z.? Madame est pâle, Monsieur est sombre; quand vous allez là on vous reçoit avec des airs de défiance craintive. Oh! croyez-le, il se passe quelque chose d'étrange en cette maison.—J'en sais le fin mot, mais ne puis le dire.

Fuyez, heureux époux, fuyez « l'homme qui ne le dira pas! »

V.

Vous l'avez rencontré vendredi, et il vous a parlé en ces termes:

—Savez-vous, mon cher, que je viens de rencontrer votre ami W.? Je ne l'avais pas vu depuis un siècle, et il m'a demandé de vos nouvelles. Je lui ai répondu que vous étiez fort bien.—Mais ajoutez-il, et cette vilaine petite affaire? ai-je répondu.—Oh! dit-il, vous en savez le fin mot, mais n'osez le dire!

Fuyez, honnêtes gens, fuyez « l'homme qui ne le dira pas! »

VI.

Vous l'avez rencontré samedi, et il vous a parlé en ces termes:

—Vous savez, mon cher, que R... faisait autrefois des affaires considérables avec vous? Depuis quelques mois, il a transporté son champ d'opérations sur un autre terrain en restant votre débiteur pour une forte somme. Vous avez cru, vous croyez encore que tout va bien. Moi, j'en sais le fin mot de tout cela,—mais je n'ose le dire.

Fuyez, jeunes négociants honnêtes et entreprenants, fuyez « l'homme qui ne le dira pas! »

VII.

Vous l'avez rencontré dimanche, en allant à l'église, et il vous a parlé en ces termes:

—Mon cher, que de choses bizarres se passent même entre les membres de notre clergé! Le sermon de ce jour, à notre petite église, nous révélera peut-être des faits qui vous étonneront, qui vous laisseront tout abasourdi! Le prédicateur m'en a fait hier pressentir quelques idées, mais je n'ose répéter ce qu'il m'a dit.

[Ce dimanche-là, dans la petite église du village de S.... un prédicateur éloquent développait cette phrase du grand Bossuet:—« La fin de la religion, l'âme des vertus et l'abrégé de la loi c'est la charité. »...]

Fuyez, âmes franchement chrétiennes, fuyez « l'homme qui ne le dira pas! »

Ottawa, le 26 Août, 1872.

E. B. DE ST. AUBIN.

Le Sirop composé Hypophosphites de Fellows n'est pas seulement le remède le plus sûr pour la consommation, mais c'est aussi un spécifique pour la Bronchite et l'Asthme.

ROMAINS ET FRANÇAIS.

On trouve un curieux passage dans le 3^e volume des *Souvenirs et Portraits* de Lamartine que la librairie Hachette vient de publier. Après avoir cité, d'après Lampride, les cris féroces que poussa le peuple romain le jour où Commode fut tué, l'auteur des *Girondins* énumère, comme contraste, les clameurs dont il fut assailli au faubourg St. Antoine pendant l'insurrection de juin.

Des milliers de voix:—Du pain et la paix! Du pain et la paix! point de sang! nous ne voulons point de sang! Nous ne voulons pas d'insurrection! Mais renvoyez cette assemblée de bavards! Faites cesser le combat! Faites taire les canons.

Lamartine:—« Voulez-vous donc que nous laissons assassiner Paris et la France sans défendre les braves gens comme vous contre une poignée de coupables.»

Des milliers de voix:—« C'est vrai pourtant! c'est vrai! nous ne les approuvons pas! nous ne marchons pas avec eux! nous ne les connaissons pas! ce sont de mauvais citoyens! Mais finissez vite, ou nous ne répondons pas de nous-mêmes! Renvoyez l'Assemblée! Du travail! du pain! la paix! mais pardon aux vaincus! Nous ne connaissons plus d'ennemis à terre! Les blessés à l'hôpital! Point de vengeance! point d'échafaud! Pardon aux vaincus! l'humanité pour tout le monde! nous sommes des Français!»

Voilà, ajoute le grand poète, voilà, littéralement copié sur place par M. Lachaud, le cri confus, prolongé, lamentable, mais humain cependant, de la plus grande sédition du peuple français, comparé au cri féroce, implacable et sanguinaire du peuple romain dans la même explosion d'âme populaire! Comme on sent le cœur différent des deux peuples dans leurs deux voix. Le cirque et la servitude avaient férocisé la populace romaine; la liberté et la littérature, descendues depuis trente ans jusque dans les masses, avaient humanisé, adouci et ennobié le peuple français.

LES FOUS ET M. THIERS.

On lit dans un journal français:

Un homme âgé de soixante ans environ s'est présenté à Versailles, à l'hôtel de la présidence, en demandant avec insistance à parler à M. Thiers. Les allures très équivoques de l'inconnu ayant attiré l'attention des hommes de garde, on l'a conduit devant un fonctionnaire, qui a procédé aussitôt à son interrogatoire.

«Je suis, a dit alors le vieillard, le petit comte de Paris; je viens d'Orbois, pour m'entendre avec le Président de la République sur les moyens de sauver le pays.»

Complètement édifié par ce début sur l'état mental de ce malheureux, ce fonctionnaire, après lui avoir fait donner quelques soins, l'a fait transférer à Paris, où il a été mis au dépôt de la préfecture de police, en attendant son placement, après examen, dans une maison d'aliénés.

En route, le vieillard n'a cessé de se plaindre aux gens qui le conduisaient des malheurs qu'il avait éprouvés et des persécutions dont il avait été l'objet. Il a été constaté que ce pauvre visionnaire n'est autre qu'un sieur Claude-François C...., qui est venu effectivement à pied d'Orbois à Versailles pour parler au chef du Gouvernement. Ce sont, paraît-il, des chagrins domestiques qui ont troublé la raison de ce malheureux dont la situation est des plus précaires.

Il ne se passe presque pas de semaine d'ailleurs sans que des infortunés atteints d'aliénation mentale se présentent dans les mêmes conditions à l'hôtel de M. Thiers. Il y a quatre jours, une femme de quarante ans, nommée Catherine W...., est également venue pour instruire, au nom du ciel, le chef de l'Etat des desseins que Dieu avait sur la France.

Quelques jours auparavant, un autre vieillard, le sieur B.... s'était aussi présenté pour intéresser le Président de la République à un prétendu procès qu'il suit depuis quatorze ans et qu'on refusait de juger.

Ces malheureux, après avoir été examinés par le service médical des aliénés, ont été envoyés dans des asiles spéciaux.

UN DRAME TERRIBLE.

Sous ce titre, on lit dans *l'Événement*:

Alais, 1^{er} août.

Hier matin, vers sept heures, la commune de Navacelle, près d'Alais, a été le théâtre d'une nouvelle affaire Dubourg. Seulement, la scène se passe à la campagne au moment de la dépiquaison des blés, entre paysans, gens fort à leur aise, et—chose triste à dire, entre le genre, la belle-mère et le beau-père.

Ils vivaient tous les trois sous le même toit, occupés aux travaux des champs et paraissaient mener une vie heureuse et tranquille; mais la tempête, c'est à dire la passion, celle qui brûlait le cœur de Phèdre, avec ses entraînements, était au fond de ce bonheur, prête à le détruire et le faire sauter.

Les nommés Gueidan (François) et sa femme, âgés actuellement, le premier de soixante-quatre ans et l'autre de soixante, avaient donné, il y a quelques années, leur fille Marie à un jeune homme du pays, du nom de Carrière (Eugène), et avaient pris leur genre dans la maison.

Il y a deux ou trois ans, la jeune femme, renommée par sa vertu et sa douceur, c'était le bon ange du foyer, mourut; quelques-uns disent que ce fut de chagrin et qu'elle n'avait pas vu, sans un certain serrement de cœur et une secrète jalousie, son mari et sa mère mettant dans leurs rapports de tous les jours plus de tendresse et de familiarité qu'il n'en fallait.

Avant de mourir, paraît-il, son secret lui était échappé; elle l'avait confié à son père, à la dernière personne à qui elle aurait dû le dire; celui-ci, incrédule d'abord, eut l'impression de garder le jeune homme sous son toit; c'était peut-être faiblesse de grand-père pour deux petits enfants que la défunte avait laissés.

Quoi qu'il en soit, ayant fini, grâce à une observation attentive, par s'apercevoir que les soupçons de sa fille n'étaient pas dénués de fondement, il résolut de surprendre les deux coupables.

Hier matin, il fit naître l'occasion. Il partit de bonne heure, comme s'il ne devait pas revenir avant midi, pour son champ de blé situé près de la ferme, d'où on pouvait le voir travailler.

Le genre et la belle-mère se croyant seuls et à l'abri de toute surprise, ne tardèrent pas à se réunir dans la cuisine de la maison pour donner un libre cours à leur criminelle passion. C'est là que le mari, entrant subitement par la fenêtre à